

L'AVENIR DU PASSÉ

Manéga épaulé par son musée

En exploitant le passé, le musée de Manéga (Burkina Faso) finance l'avenir en « faisant du développement ». Avec ce musée pas comme les autres, paysans et ruraux redécouvrent leurs racines.



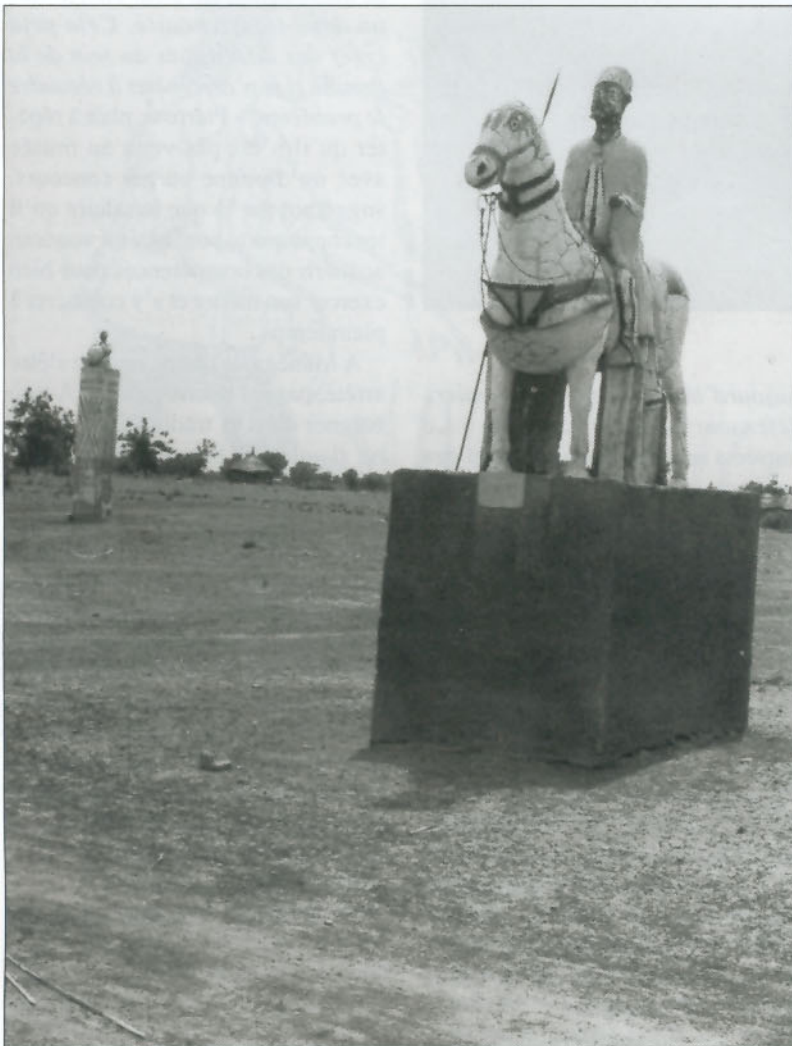
AVEC près de 10 000 pièces, le musée rural de Manéga, à une cinquantaine de kilomètres de Ouagadougou, la capitale du Burkina Faso, est une sorte de monument. Dans un pays où rares sont ceux qui mettent le pied dans un

musée, considéré comme un dépôt d'objets anciens, l'idée de Pacéré Titinga, avocat et homme de culture, d'implanter un tel bâtiment dans ce gros village, dont il est originaire, tenait de la folie. « *Je respecte les capitales mais nos objets de culture*

méritent le repos là où ils ont vu le jour. C'est pourquoi j'ai voulu que ce musée soit en brousse africaine, dans le village traditionnel », dit cet homme de loi. Pierres tombales, masques, statuettes, figurines, tam-tam, tambours présentés dans le musée ont été achetés, collectés ou donnés par les habitants du village ou de ses environs. La plupart de ces objets proviennent de l'ethnie Mossi - la plus importante du pays -, notamment le *bendré* - un tambour qualifié de « parleur » parce que les musiciens traduisaient avec les sons qu'il émettait les propos du souverain et des notables. On ne pénètre et on ne sort de certaines pièces, comme le « pavillon de la mort », qu'en se déchaussant et en marchant à reculons. « *Beaucoup d'objets que nous avons ici ne sont pas désacralisés, c'est pourquoi nous respectons ce rite* », explique Franck Pacéré, le conservateur et fils du fondateur.

Propriété du village

Etablissement privé, le musée de Manéga n'en est pas moins la propriété du village et même de la région, qui s'y identifie fortement. Une dizaine de paysans travaillent là, certains à mi-temps, d'autres comme permanents. Guides animateurs, veilleurs de nuit, serveurs, ils recueillent les doléances des villageois. Réparation des pompes, approvisionnement de la cantine scolaire en vivres, fourniture de vaccins contre la méningite... le musée pourvoit à tout. Les ressources sont fournies par les visiteurs, principalement européens - six en moyenne par jour à raison de 1 500 à 2 000 francs CFA le ticket - et par ▶



Le musée s'affiche dès l'entrée du village.

Pacéré Titinga



L'existence du musée a contribué à revaloriser l'image de la culture locale.

les contributions de chefs d'Etat et de gouvernement qui s'y rendent. Elles servent à creuser des forages, équiper des pompes, lutter contre les épidémies, aider les indigents, approvisionner le groupement des femmes en semences de haricot, comme ce fut le cas la saison écoulée. La participation aux projets du village a atteint près de 10 millions de francs CFA. C'est le fondateur qui décide au vu des besoins exprimés par les villageois.

Fierté des jeunes

Mais le musée fait également beaucoup pour la revalorisation de la culture locale. « Sa présence nous a renforcés dans notre confiance en la tradition. Avant l'implantation du musée, nous craignons que nos traditions disparaissent car les jeunes ne s'y intéressaient plus.

Aujourd'hui, ils sont les premiers défenseurs de leur culture. » Le musée a renforcé l'attachement des habitants à leur terroir. Ainsi Pierre Ouédraogo est rentré de Côte d'Ivoire où il était ouvrier agricole. Aujourd'hui, il exploite ses deux hectares de mil et de niébé tout en travaillant au musée. Avec sa chemise élimée, ses sandalettes et son pantalon délavé, il détonnerait dans n'importe quel musée. Mais à Manéga, il fait partie du décor. Paysan avant tout, il parvient à concilier le travail de la terre avec une vocation inhabituelle dans un village : celle de guide animateur de musée. Dans un français approximatif, cet ancien élève du cours moyen fait découvrir les richesses des lieux aux visiteurs.

« C'est ma culture et ces objets sont ceux de ma tradition, de mes

ancêtres. Je me fais expliquer par les anciens beaucoup de choses qu'on ne trouve pas dans les livres. » Pierre étonne par sa rare connaissance de l'histoire de chaque objet sacré, dont l'origine remonte parfois à la fondation de l'empire mossi. Pas facile cependant d'assumer cette double charge, comme il l'explique : « Le jour où je suis au musée, j'ai l'idée du musée, le jour où je suis au champ, j'ai l'idée du champ. » Et de poursuivre : « Le travail de guide ne nourrit pas son homme. Certes, ce que nous gagnons nous permet d'entretenir nos familles après l'hivernage, mais ce n'est pas suffisant, car on travaille à mi-temps. »

Risque de sclérose ?

L'homme est d'autant plus embarrassé que nombre de villageois envient son statut de guide. « En cas de maladie ou de famine tout le monde me regarde, car pour eux, je suis un demi-fonctionnaire. Cela peut créer des dissensions au sein de la famille si je n'arrive pas à résoudre le problème. » Pierre se plaît à répéter qu'il n'est pas venu au musée avec un diplôme ou par concours, suggérant par là que le salaire qu'il touche importe peu. Mais il voudrait acquérir des compétences pour bien exercer son métier et s'y consacrer à plein temps.

A Manéga, le temps semble s'être arrêté, pas les interrogations. A trop baigner dans la tradition, le village ne risque-t-il pas de devenir une enclave coupée de la réalité du monde moderne et de perpétuer des pesanteurs préjudiciables au changement ? En clair, quel sera le nouveau visage du musée ? Renforcera-t-il la tradition dans ce qu'elle a de rétrograde ou bien favorisera-t-il par l'échange le frottement à d'autres civilisations, l'ouverture d'esprit, gage de progrès ? L'avenir du musée de Manéga, que son promoteur rêve de transformer en centre de recherche, en dépend. ■

Souleymane Ouattara